

**Le héros des Malouines**  
**San Telmo – Buenos Aires**  
**1985**

*A Teresa V., soleil d'Arica, et à Monsieur Joaquin "Quino" Lavado, héros des gamins de San Telmo et du monde entier.*

**Première partie : 1985**

Mon père est un héros. Ils l'ont écrit sous sa photo dans le journal. Un grand journal, national. Que lit même Monsieur Fabbri, celui qui porte des lunettes noires, qu'on dirait des lunettes d'aveugle, mais il n'est pas aveugle, puisqu'il lit le journal. Monsieur Fabbri est un homme important. C'est Antonio Calveyra, le grand frère de Julián, qui me l'a dit. Il ne m'a pas dit pourquoi Monsieur Fabbri était un homme important, mais ce n'était pas la peine : un homme qui passe ses matinées entières à lire le journal en buvant son café à la terrasse du Fédéral est forcément important. Surtout s'il porte un costume aussi sombre que ses lunettes, et une cravate de soie rouge. Je le vois tous les matins, parce qu'on n'habite pas loin du Fédéral, dans le quartier de San Telmo. C'est pour ça que chaque fois que je vais à l'école, je le vois. Assis à la même place, sur le trottoir, lisant son journal. Avec les lunettes noires. Je me demande comment il peut lire comme ça. Avec des lunettes noires. Mais le fait est qu'il lit. Il ne s'occupe pas des gens qui passent sur le trottoir. Parfois Antonio Calveyra ou un autre garçon aussi effronté lui font des grimaces depuis le trottoir d'en face, ou lui tirent la langue, mais il s'en fiche. Il ne les voit même pas. Il lit son journal. Je suis sûr qu'il le lit de A à Z, parce quand on repasse pour aller manger, il est toujours en train de lire. Ce doit être un homme très, très important, Monsieur Fabbri, pour passer ainsi ses journées à lire le journal à la terrasse du Fédéral.

Mon père, lui, ne lit presque jamais le journal. En tout cas à la maison : je n'en ai jamais vu trainer un sur la table du salon ou ailleurs. Mon père doit aller travailler tous les matins très tôt. Il travaille dans un bureau, dans je ne sais quelle administration, peut-être les Douanes, quelque chose comme ça. Mais avant, mon père était militaire. Avec l'uniforme, tout ça. Capitaine. En fait, il a fini commandant, mais ça c'était juste quand il a pris sa retraite de l'armée. Parce mon père n'est plus militaire, il ne porte plus l'uniforme. Maintenant c'est un héros. Un héros de la guerre des Malouines. Ils l'ont mis dans le journal, avec sa photo et tout et tout. En uniforme la photo. On voyait la médaille énorme sur sa poitrine, une médaille avec un ruban bleu ciel et blanc, les couleurs du drapeau national. Je connais toute l'histoire, évidemment. C'était pendant une opération très difficile, tout près des lignes anglaises, mon père a réussi à prendre un point stratégique rien

qu'avec seulement six hommes. Et il a été le seul blessé, parce qu'il allait devant. Drôlement blessé : on a dû lui couper le pied droit et le remplacer par une prothèse. Maintenant il boite, c'est pour ça qu'il ne peut plus faire partie de l'armée et qu'il est un héros. Je veux dire, pas parce qu'il boite ou qu'il a quitté l'armée, mais parce qu'il a été blessé. Ce que je ne comprends pas bien, c'est pourquoi est-ce que les Argentins ont perdu la guerre, puisqu'ils avaient des hommes super courageux et très forts. Peut-être parce que les Anglais étaient encore plus enragés depuis leur défaite contre l'Argentine au mondial de foot.

Voilà un mois que papa est un héros. Un jour, ils sont partis et ils m'ont laissé avec Teresa. J'ai passé toute la journée chez Teresa. Elle habite à côté, c'est ma gardienne. Elle est vieille, elle a cinquante ans, ou un peu plus, je ne sais pas exactement. Mes parents la connaissent depuis longtemps, parce que quand il était petit, elle était déjà la gardienne de mon papa. Elle devait être très jeune à cette époque. A ce moment là, papa et Teresa n'habitaient pas à San Telmo. C'est quand il s'est marié avec maman qu'ils sont venus habiter cette maison, et papa a trouvé un appartement pour Teresa. Elle, elle vit seule, son appartement est tout petit mais super propre. Une cuisine, une salle à manger, une chambre. Il y a une salle de bains pour tous les locataires. Teresa est ma gardienne, sans l'être vraiment. Elle l'est de temps en temps seulement, quand mes parents ont besoin de me faire garder, et ça n'arrive pas souvent, parce que maman ne travaille pas. Teresa travaille, elle, par contre. Chez un marchand de fruits et légumes de la rue Perú. Ce travail aussi, c'est papa qui lui a trouvé, pour qu'elle puisse habiter à côté de nous. Papa aime beaucoup Teresa. Elle aussi l'aime beaucoup. Je passe toujours à son magasin quand je rentre de l'école, et elle me donne une fraise, ou une pomme, ou une pêche. Toujours. Mais à moi tout seul. C'est pour ça que je n'y vais jamais avec les autres, parce que si je viens avec des copains, Teresa ne donne rien du tout. Ce n'est pas elle la patronne, Teresa.

Donc ce jour-là je suis resté avec Teresa, dans le magasin. Je l'ai aidée à servir les clients. En vrai ! Je mettais les poires, les carottes, ou les courges dans des poches, ils disaient s'ils en voulaient un peu plus ou un peu moins, et je passais la poche à Teresa qui la pesait et les faisait payer. C'était drôlement bien. On a mangé des choripanes<sup>1</sup> dans le magasin parce qu'il ne ferme pas à midi, et dans l'après-midi il y a Guillermo et Miguel qui sont passés pour acheter des patates et des oranges, et ils étaient morts de jalousie de me voir travailler là.

Mes parents sont venus me chercher vers cinq heures, papa avait sa médaille sur sa veste. On a fêté ça tous ensemble, dans le magasin, parce que le patron était là et il a voulu trinquer avec papa et a ouvert une grande bouteille de bière. Teresa a

---

<sup>1</sup> Sorte de sandwiches à la saucisse.

embrassé papa, papa m'a embrassé, le patron a embrassé maman, ils ont trinqué, le patron m'a même offert une bouteille de coca entière, et au bout d'un moment le magasin s'est rempli de voisins venus trinquer eux aussi, et le patron a dû déboucher d'autres bouteilles. A la fin, c'était une vraie fête, surtout qu'à un moment Antonio, Julián, Paco Tavares, Lucio Carillo et sa sœur Catalina, Clara la blonde de ma classe et son cousin Pancho, le géant de la classe de cinquième, sont passés sur le trottoir et sont entrés voir. Ils m'ont vu moi, ils ont vu la médaille de papa, les verres remplis de bière, les voisins, tout. Alors le lendemain dans la cour de récréation, c'était même presque comme si ça avait été moi le héros des Malouines, tout le monde voulait jouer avec moi et tout le monde me donnait des bonbons et des billes. Je me sentais très fier de mon papa. Le héros des Malouines.

C'était donc il y a à peu près un mois, par là. Quand mon père est revenu avec sa médaille, et tout ça. Qu'on a fait la fête dans le magasin de fruits et que mes copains me regardaient comme si c'était moi le héros. D'autres voisins sont venus à la maison, et ils ont encore trinqué. Après, quand on sortait dans la rue, j'ai vu que les gens saluaient mon père, au Fédéral on ne le laissait plus payer son café du matin et là aussi tout le monde le saluait avec respect. Tout le monde sauf Monsieur Fabbri, qui continuait de lire son journal, tellement étranger à toute cette ambiance nouvelle dans le quartier, que si ça se trouve il ne s'était même rendu compte de rien.

Mais toute cette bonne ambiance n'a pas duré. Trois jours, pas un de plus. Je me souviens, c'était un mardi. Je suis revenu de l'école, et j'ai trouvé maman assise dans le canapé, qui regardait je ne sais quel programme à la télé. Ce qui m'a étonné, car maman ne regarde jamais la télévision pendant la journée. Seulement le soir. Je me suis approché pour l'embrasser, comme d'habitude. Elle ne m'a même pas regardé. Pire : elle m'a repoussé de la main, comme si je l'empêchais de regarder son émission. Dans la cuisine, j'a vu qu'elle n'avait rien préparé pour mon goûter. Je suis revenu au salon, elle était toujours en train de regarder la télé, mais j'ai vu aussi qu'elle attrapait une bouteille de Fernet et qu'elle s'en servait un verre plein, puis qu'elle l'avalait quasiment d'un coup. Je n'avais jamais vu maman boire du Fernet, et surtout pas comme ça pur. Je lui ai demandé si je pouvais avoir du chocolat et des biscuits, et j'ai dû insister pour qu'à la fin elle m'envoie balader en me disant que je n'avais qu'à me débrouiller, que je savais parfaitement où « se trouvaient toutes ces cochonneries » et que je devais lui « foutre la paix une bonne fois ».

J'ai beaucoup pleuré cette fois-là. Je ne n'ai pas bu de chocolat, ni mangé de biscuits. Je suis allé directement dans ma chambre, pour pleurer et attendre le retour de papa.

Il est rentré comme d'habitude, un peu avant sept heures, et je les ai entendus se disputer dans le salon. Je me suis approché dans le couloir, en faisant attention qu'ils ne me voient pas. C'était surtout maman qui parlait. Très fort. Elle avait l'air très en colère et disait pleins de gros mots. Maman est une femme très jolie, très douce et toujours très polie. Mais pas cette fois. Cette fois, elle n'était ni douce ni polie. Elle était en colère et elle disait des gros mots à mon père. Lui, il ne répondait pas, ou alors juste un mot de temps en temps, pour lui demander de se calmer, que les voisins allaient l'entendre. Mais maman, ça lui était bien égal que les voisins l'entendent et qu'ils sachent tout. Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire par « qu'ils sachent tout ». Mais ce que j'ai bien compris par contre, c'est que cela avait un rapport avec moi. Parce ce que maman a dit : « Je ne veux plus entendre parler de ce maudit gosse ». Le maudit gosse, c'était moi. Forcément. Qui d'autre ?

Tout ça s'est très mal terminé : papa a giflé maman. Après, il y a eu un long moment de silence, mais ils étaient encore tous les deux dans le salon. Je ne savais pas ce qui se passait. Je suis revenu dans ma chambre. Triste. Très triste. J'avais fait quelque chose de mal. De très mal. Mais je ne savais pas quoi. Cela devait être grave, pour que maman ne m'aime plus. Et me traite de « maudit gosse ». Mais papa n'avait pas l'air d'accord, puisqu'il l'avait même giflée. Un peu plus tard Teresa est venue me chercher, et elle m'a emmené chez elle. Elle est venue me chercher jusque dans ma chambre, et quand nous sommes sortis, nous ne sommes pas passés par le salon. Seul papa est venu me dire au revoir. Il m'a embrassé et m'a dit de ne pas m'inquiéter. Que maman était seulement très fatiguée, mais qu'elle irait mieux dans peu de temps. Je voulais poser des questions, mais papa ne m'a pas laissé. Il m'a embrassé encore une fois, m'a poussé vers Teresa et nous sommes partis tout de suite elle et moi. J'ai beaucoup pleuré dans ses bras, tous les deux serrés dans son canapé.

Teresa non plus ne m'a rien expliqué, ni répondu à mes questions. Elle a prétendu qu'elle non plus ne comprenait rien à ce qui se passait. Je ne sais pas si je peux la croire. S'il se passe quelque chose de grave, elle doit bien le savoir. Mais ça ne sert à rien d'insister. Quand Teresa a décidé de se taire, il n'y a rien à faire. Même sous la torture elle ne parlerait pas. Elle ne fait que me répéter que moi, je n'ai rien fait de mal. Peut-être, mais alors, pourquoi maman ne veut plus me voir ?

Je suis resté deux jours chez Teresa. Papa passait le matin, et m'emmenait lui-même à l'école. Comme ça les deux fois. Le mercredi et le jeudi. Ce qui était très inhabituel, parce que d'habitude, j'y allais tout seul. Enfin, tout seul, avec Julián qui passait me prendre à la maison. Mais ces deux fois-là non. Mon père est venu chez Teresa et m'a emmené à l'école. Ce qui le mettait en retard pour aller à son travail.

Et ce qui était encore plus inhabituel, c'est qu'on s'arrêtait prendre le petit-déjeuner au Fédéral. Du chocolat chaud et des croissants. Maman ne me donne jamais de croissant au petit-déjeuner. Seulement du pain ou des biscuits. Alors là c'était un peu comme un jour spécial. Un jour de fête. Mais il n'y avait rien à fêter. Même si je me sentais très fier. De déjeuner avec mon papa, et au Fédéral. Assis sur un tabouret du bar, au milieu de tous ces hommes qui eux aussi déjeunent au Fédéral et lisent le journal. Et je pouvais voir, depuis l'intérieur, Monsieur Fabbri à la terrasse, qui buvait son café et lui aussi lisait son journal.

Malgré tout je revenais tout seul. Avec Julián. Pour expliquer pourquoi je rentrais au magasin de Teresa et pas chez moi, je lui ai dit que maman était malade. Heureusement, Teresa le lui a confirmé, et lui a donné une pomme pour se montrer gentille avec lui. Personne n'a besoin de savoir qu'on a des problèmes à la maison.

Maintenant, tout est revenu comme avant. Enfin, pas tout à fait. Comme avant, Julián passe me chercher à la maison, nous allons à l'école ensemble et nous rentrons ensemble. Tout le reste est très, très différent. Maman ne me prépare plus le petit-déjeuner. Ni le repas de midi, ni le goûter. Rien. C'est papa qui me prépare le petit-déjeuner. Teresa me fait à déjeuner, et je mange avec elle au magasin le midi. Après je rentre à la maison. Je n'en suis pas sûr, mais j'ai l'impression que maman passe toutes ses journées sur le canapé, sans bouger, devant la télé. Elle ne me parle plus du tout, depuis la dispute avec papa. Je me suis rendu compte aussi qu'elle buvait beaucoup. De l'alcool, je veux dire. Il y a toujours une bouteille et un verre sur la petite table à côté du canapé. Je le sais parce que je l'ai vue : quand son verre est vide elle le remplit de nouveau. Et elle le boit d'un seul coup. Teresa et papa m'ont expliqué que maman était très malade. Une dépression, ils appellent ça. Elle est triste. Mais si elle est devenue triste comme ça tout d'un coup, il y a forcément une raison, non ? Moi, je pense que c'est moi la raison, mais papa et Teresa insistent pour dire que non, que son état n'a rien à voir avec moi. Je n'ai pas osé répéter la phrase que j'avais entendue l'autre jour, qu'elle ne voulait plus entendre parler de moi. Je ne voulais pas que papa sache que je les avais espionnés. Mais je sais que c'est moi le coupable. Cela ne peut pas être autrement. Mais comment est-ce que je pourrais arranger les choses si je ne sais pas ce que j'ai fait exactement ? Pourquoi est-ce qu'ils ne m'expliquent rien, ces deux menteurs ?

Je ne suis pas bien. Pas bien du tout. J'aimerais raconter à Julián ce qui se passe, mais je ne peux pas. Papa m'a interdit formellement d'en parler. Personne ne doit savoir. Papa dit que les gens sont méchants, et allez savoir ce qu'ils seraient capables d'inventer. Il dit aussi que de toute façon, tout ira mieux très bientôt. Que la dépression n'est qu'une maladie passagère, et qu'un jour je me lèverai et que je trouverai maman parfaitement guérie, en train de préparer le petit-déjeuner,

souriante, et qu'elle m'embrassera. Comme avant. Que c'est juste une question de patience, qu'il n'y a pas besoin de changer quoi que ce soit en attendant.

De la patience. Pour moi, la patience, c'est attendre très longtemps une chose qui arrive à une vitesse de tortue, sans autre raison que de nous faire attendre pour lui attribuer une valeur qu'elle aurait de toute façon même en arrivant à la vitesse d'un cheval au galop. C'est pour ça que je n'aime pas être patient. Je n'ai pas besoin de l'attendre longtemps pour savoir si une chose a de la valeur ou n'en a pas. Si papa m'avait offert ce ballon de foot le jour où on l'a vu dans la vitrine au lieu de me faire attendre jusqu'au passage du Père Noël, auquel je ne crois plus depuis longtemps, j'aurais été content tout pareil. Et même plus, car dans ce cas, j'aurais été le premier de la classe à en avoir un. Après Noël le ballon avait perdu beaucoup de sa valeur, puisqu'au moins trois autres élèves de la classe en avaient reçu un.

Et puis en plus, je ne vois pas bien comment maman pourrait aller mieux. A rester comme ça toutes ses journées dans le canapé sans rien faire d'autre que regarder la télé et boire. Puisqu'on ne lui donne aucun médicament. Papa m'a dit que si, qu'elle avait un traitement, mais qu'il fallait du temps avant qu'il ne fasse effet. Du temps. Encore cette histoire de patience. De vitesse de tortue. Seulement les jours passent, et on ne voit rien de mieux. Maman est toujours dans le canapé. A boire. Et à ne pas parler.

Des fois je viens m'installer à côté d'elle, sans rien dire. J'attends un moment. Mais il ne se passe rien. Elle ne me regarde pas, ne me dit rien non plus. Bon, elle ne me chasse pas non plus. Mais c'est pareil. J'ai l'impression que je n'existe pas pour elle. Une fois je me suis levé et je suis allé changer de chaîne, pour voir. Elle n'a toujours rien dit. Elle s'est levée, elle a remis la chaîne qu'elle était en train de regarder, et elle est revenue s'asseoir. Elle a rempli son verre, et elle l'a bu. C'est tout. Je n'ai pas insisté. Parce que ça n'aurait servi à rien. Elle se serait peut-être mise en colère, elle m'aurait peut-être crié dessus. Peut-être même qu'elle m'aurait battu. Au moins il y aurait eu un contact, quelque chose. Mais non. Je ne veux pas de ça. Je ne veux pas la mettre en colère. Je ne veux pas me disputer avec maman. Je veux juste que tout revienne comme avant. Qu'elle ne soit plus triste. Mais comment je peux faire, moi, si papa n'y arrive même pas lui-même ?

Depuis quinze jours, je passe tous les dimanches chez Teresa. Elle vient me chercher assez tôt le matin, et m'emmène chez elle. Avec elle j'oublie un peu l'ambiance de la maison. Elle fait beaucoup mieux la cuisine que papa, et après on va faire un tour au Parc Centenario. C'est assez loin, on doit prendre un bus, et ensuite marcher dix *cuadras* jusqu'à l'entrée du parc. C'est beaucoup de marche mais ça m'est égal, parce que tout au long du trajet, on parle sans arrêt avec Teresa. Enfin, c'est surtout Teresa qui parle. De tout et de rien, de sa famille au Chili, du

patron du magasin de fruits et légumes, un homme très gentil mais qui passe la plupart de son temps à boire des verres au Fédéral (j'ai demandé à Teresa si son patron connaissait Monsieur Fabbri, mais elle ne sait pas. Pire : elle ne sait pas qui est Monsieur Fabbri ! Un type qui lui aussi passe son temps au Fédéral !), du prix scandaleux des chaussures – les chaussures sont le seul luxe que s'autorise Teresa, qui à part ça s'habille comme une vieille mémé), ou du bon air de sa ville natale, Arica, sur les bords de l'océan Pacifique.

On passe tout l'après-midi au parc. Il est grand, et il y a une sorte de lac au milieu, et une petite île au milieu du lac. Mais on ne peut pas s'y baigner, ni jouer avec des bateaux, c'est interdit. Je m'en fiche, je n'aime pas l'eau. Ni les îles. On ne s'en approche pas avec Teresa. On va au parc de jeux, et elle me laisse jouer un bon moment. Après on va au stand de boissons, et elle m'achète un coca et des biscuits. Teresa est très gentille. C'est pour ça que je ne dis rien quand elle me traîne jusqu'au vide-grenier du parc Centenario. On le visite à fond, en passant par tous les stands, les gens viennent vendre des tas de choses, des vieilleries, des trucs d'occase, pour gagner un peu d'argent. Rien n'est cher, au vide-grenier, parce que tout est d'occasion, tout. Les gens arrivent, posent un grand drap par terre, et ce qu'ils veulent vendre sur le drap. Il y a de tout. De la vaisselle, des vieux outils, des lampes, des vêtements, des roues de vélo, des cendriers... enfin, de tout. C'est barbant, mais apparemment ça la passionne, Teresa. Elle s'arrête à tous les stands. Parfois elle demande un prix, mais elle n'achète presque jamais rien. Elle n'est pas riche, Teresa. Les biscuits et le coca, c'est papa qui les paie, je le sais parce que quand on s'en va le matin, il lui donne un billet. Quelquefois on va jusqu'aux stands de livres d'occasion, sur le trottoir de l'avenue, et s'il reste un peu du billet, Teresa m'en achète un. Un livre de Mafalda. J'aime beaucoup les histoires de Mafalda. Je crois qu'elle habite San Telmo comme moi, mais je n'en suis pas sûr, je ne l'ai jamais rencontrée. C'est Julián qui me l'a dit. Lui non plus ne l'a jamais rencontrée, mais il m'a dit qu'il avait rencontré son papa, un dénommé Quino, dans la rue Defensa. Mais Julián invente tout le temps des histoires, on ne peut pas lui faire confiance. J'ai demandé à Teresa, mais ça non plus elle ne le sait pas. De toute façon, à chaque question que je lui pose, elle répond toujours qu'elle n'en sait rien. Elle ne sait pas si Mafalda habite à San Telmo, elle ne sait pas si Monsieur Fabbri est un client du Fédéral, elle ne sait pas pourquoi maman est triste et boit au lieu de manger, elle ne sait pas pourquoi maman ne veut plus ni me voir ni me parler. J'aime beaucoup Teresa. Elle est toujours gentille avec moi et papa, elle a toujours été gentille avec nous. Mais je la trouve un peu bête. Teresa.

Hier quand on est rentrés du parc, maman n'était plus à la maison. Il n'y avait que papa, et il avait l'air très fatigué. Et ce qui m'a le plus étonné, c'est que

quand on est arrivés, il s'est jeté dans les bras de Teresa, il lui a dit quelque chose à l'oreille que je n'ai pas pu entendre, et ils se sont mis à pleurer tous les deux. Après ils m'ont fait asseoir dans le canapé, à la place de maman mais il n'y avait plus la bouteille ni le verre sur la petite table. Il ne restait rien de maman, et ça m'a inquiété. Beaucoup. Ils m'ont assis sur le canapé et m'ont parlé très doucement, très lentement. Au fur et à mesure qu'ils parlaient, je voyais des larmes couler sur les joues de Teresa. Pourtant, je ne vois aucune raison de pleurer. Au contraire. Puisqu'ils l'ont emmenée à l'hôpital. On va enfin soigner sa dépression. Je n'ai plus envie de pleurer. Je suis content. Très content. Elle va bientôt sortir, et tout reviendra comme avant. Ils ne peuvent pas, ou plutôt ne veulent pas – je suis habitué à leurs mensonges – me dire quand elle va sortir. Mais ça ne fait rien. Cette fois, je serai patient. Je veux qu'elle rentre tout à fait guérie. Tant pis si ça doit prendre du temps.

A la fin, c'est moi qui prends Teresa dans mes bras et qui la console.

Le temps passe, et je ne comprends pas pourquoi ni papa ni Teresa ne me donnent des nouvelles de maman. A part me dire qu'elle « va mieux mais qu'il faut du temps pour la guérir ». C'est comme un refrain. A la fin, j'ai l'impression qu'il faut toujours un peu plus de temps aux médecins pour la guérir. Autre chose que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi je n'ai pas le droit d'aller la voir. Teresa prétend que les médecins ont interdit les visites. Elle non plus, n'y va jamais. Papa, je ne sais pas. Quand je lui demande, il ne me répond pas. Je n'insiste plus, car à chaque fois que je lui pose des questions, il s'énerve. Il a l'air inquiet. Très inquiet. Et ça m'inquiète aussi, beaucoup, de le voir inquiet. Parce que si maman allait vraiment mieux... La dernière fois que je l'ai interrogé là-dessus, il m'a méchamment disputé. Il a failli me gifler. Alors je ne lui demande plus rien. Je demande à Teresa, mais elle me répond que les médecins s'occupent bien de maman et qu'elle ne sait rien de plus. Juste qu'elle sortira bientôt. Je vois bien que Teresa n'aime pas parler de ça. Elle me répond en parlant vite, et toujours pour me répéter la même chose. Jamais rien de nouveau. Je me sens seul.

Quelquefois je me demande si je ne devrais pas y aller seul. A l'hôpital. J'en ai parlé à Julián l'autre jour, il m'a demandé tout de suite si je savais quel hôpital. C'est là que je me suis rendu compte que je n'en savais rien. Je ne sais pas où on a emmené maman. Julián pense que c'est sûrement à l'hôpital central, puisque c'est le plus grand de Buenos Aires. Mais il y en a plein d'autres. J'ai demandé à Teresa, mais encore une fois elle ne m'a pas vraiment répondu. Juste pour me dire que c'était à l'extérieur de la ville, très loin. Elle n'a pas voulu me donner le nom. Elle a



dit qu'elle ne s'en souvenait plus. Je ne la crois pas. Elle ment, encore une fois. Je me sens seul, et tellement petit.

Enfin, pas si petit. Pas assez pour ne pas me rendre compte qu'il se passe quelque chose de pas normal. Je le sais parce les voisins ne me regardent plus comme avant. Ils me regardent autrement. Ils me parlent autrement, aussi. J'ai huit ans, je ne suis plus un bébé. Mais depuis que maman est à l'hôpital, ils me parlent comme si j'en étais encore un. Même Madame Valle, la sorcière de la rue Calvo<sup>2</sup> – c'est pour ça qu'on la surnomme la chauve, parce qu'on voit son crâne à travers ses cheveux – qui me sourit quand je passe devant chez elle. J'entends qu'on chuchote dans mon dos. Je sens les voisins qui m'observent et qui parlent entre eux en faisant des têtes toutes tristes. Même à l'école. Les maîtres se montrent patients et gentils avec moi, ils me parlent quand je passe le portail, ce qu'ils ne faisaient jamais même après la médaille de papa. Même Monsieur Carranza, le maître des cinquièmes, m'a posé sa main sur ma tête et m'a demandé si j'allais bien. C'était bien la première fois que Monsieur Carranza, la terreur de l'école, m'adressait la parole.

Les copains me demandent des nouvelles de ma mère, mais ils ne veulent pas me croire quand je leur dis le peu que je sais. Ils prétendent que je dis n'importe quoi. Antonio le frère de Julián est venu me voir dans la cour, et il m'a dit que ses parents lui avaient raconté que si maman était à l'hôpital ce n'était pas seulement à cause d'une dépression nerveuse. Mais qu'elle avait avalé tout un tube de cachets. A la fin il m'a regardé dans les yeux, et m'a demandé si ma mère n'était pas morte. Comme ça. Je lui ai crié une insulte, et je lui ai envoyé un coup de poing dans le ventre. Il a ri. Les autres aussi ont ri. Même Julián a ri. Je n'ai plus d'amis.

Hier il est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Un événement historique. Ou presque. Monsieur Fabbri est venu à la maison. Il venait parler à papa. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit. Ils s'étaient enfermés dans le salon. Ils n'ont pas parlé longtemps, parce qu'au bout de dix minutes, Monsieur Fabbri partait déjà. Papa ne l'a pas accompagné à la porte. Quand j'ai entendu Monsieur Fabbri dire au revoir, je me suis approché. Papa était assis sur le canapé. On aurait dit maman, parce qu'il était installé en face de la télé, pareil. Mais la télé était éteinte. Il ne la regardait pas, mais il s'était servi un grand verre d'alcool, et il buvait. Sans rien dire. Quand je suis entré et que j'ai commencé à lui parler, il m'a grondé. Il a crié. J'ai couru jusqu'au magasin de Teresa. Et j'ai pleuré. Maintenant je suis vraiment seul : même papa ne veut plus de moi.

---

<sup>2</sup> Chauve, en espagnol.

Demain, on s'en va. Papa a trouvé du travail à Salta, dans le nord-ouest. C'était vrai, ce qu'insinuait Antonio. Papa m'a emmené au cimetière de la Chacarita. Nous avons descendu un escalier, pour arriver dans une espèce de grand souterrain où les tombes, des plaques plutôt, s'alignent les unes sur les autres sur un grand mur, comme des tiroirs. J'ai vu celle de maman. Papa m'a monté sur ses épaules, et je lui ai fait un bisou. Sur son nom. Après je suis allé dire au revoir aux copains de l'école. Ils étaient réunis devant le kiosque<sup>3</sup> de Lupe, au coin de Defensa et Chile. Julián, Antonio, Miguel, Guillermo, Lucio et Catalina. Le kiosque est assez loin de la maison, j'ai dû pas mal marcher pour les trouver. Quand je me suis approché, ils ont arrêté brusquement de parler. Je leur ai dit qu'on partait, papa et moi. A Salta. Mais ils le savaient déjà, et ils n'ont rien répondu. Ils ont juste hoché la tête, en silence. Au début, j'ai cru qu'ils étaient tristes parce que je m'en allais. Mais non. Ils n'étaient pas tristes. Peut-être que Julián était triste, mais pas les autres en tout cas. Parce qu'ils souriaient. Ils souriaient en silence. Seul Julián avait l'air un peu triste, mais lui non plus n'a rien dit. J'avais envie de pleurer, parce que rien ne se passait comme je l'avais imaginé. Je n'étais plus leur copain, ça se voyait. Bon, j'ai dit. Je m'en vais maintenant, on part à deux heures. Et je leur ai tourné le dos. J'avais mal au ventre. Je ne m'étais jamais senti aussi seul qu'à ce moment-là. Jamais. J'ai commencé à marcher en direction de la rue Carlos Calvo, pour rentrer à la maison. Au moment où je traversais la rue Defensa, j'ai entendu la voix d'Antonio.

- Alors, c'est vrai ce qu'à dit Monsieur Fabbri à mon père ? Que tu n'es pas le vrai fils de tes parents et que ton père n'est pas un héros, mais un salopard ? C'est vrai, que tes vrais parents étaient des rouges ?

J'ai couru, couru le plus vite possible jusque chez Teresa. Mais elle ne vient pas avec nous.

*(A suivre en 2005)*

---

<sup>3</sup> Un kiosque est à Buenos Aires un petit magasin ouvert sur la rue, où on vend notamment des bonbons, chocolats, boissons, menus objets...